

**BOUDDHISME  
&  
LITTÉRATURE**

**Des articles  
d'Irakli Machaidze et de Malpa**



**Un Zen Occidental**

### **AVERTISSEMENT**

Ce document numérique est protégé par les législations françaises et internationales sur le droit d'auteur et la propriété intellectuelle. Il vous est proposé à titre gratuit pour votre seul usage personnel. Vous êtes autorisé à le conserver sous format pdf sur votre ordinateur aux fins de sauvegarde et d'impression sur papier. Tout autre usage est soumis à autorisation préalable et expresse. Toute diffusion, mise en réseau, reproduction, vente, adaptation, traduction sous quelque forme que ce soit, partielle ou totale, sont interdites. La modification des codes sources de ce document numérique est également interdite.

### **NOTE DE L'ÉDITEUR**

Ce livret rassemble des articles d'Irakli Machaidze et de Malpa sur des écrivains ou des œuvres influencées par le bouddhisme parus dans les *Digressions* du site Un Zen Occidental.

Irakli Machaidze pratique le bouddhisme zen et Malpa est un spécialiste de Yumeno Kyūsaku.

© 2008 – Un Zen Occidental

55 rue de l'Abbé Carton 75014 Paris

Site internet : <http://www.zen-occidental.net>

Courrier électronique : [info@zen-occidental.net](mailto:info@zen-occidental.net)

Téléphone : 33 [0] 1 40 44 53 94

Couverture : Viktor Pelevine (DR)

Document numérique du 1<sup>er</sup> septembre 2008

## Malpa

### DOGRA MAGRA

☛ Yumeno Kyūsaku, *Dogra Magra*, traduction Patrick Honoré, Éditions Philippe Picquier.

#### PRÉSENTATION

*Dogra Magra* est le roman japonais qu'il faut avoir lu ! Pas facile pourtant de se retrouver dans ce labyrinthe patiemment construit par son auteur, Yumeno Kyūsaku, pour dérouter son lecteur et dont l'unique objet paraît finalement d'être celui de le perdre. Abracadabra ! Ou plutôt Dogra Magra !, version orientale de la formule cabalistique propre à vous faire basculer dans un autre monde ! Le monde de Yumeno où le lecteur ne sait plus lui-même où sont les limites de la fiction et de la réalité, les frontières du livre et celles de sa propre vie.

Le livre – épais – se présente comme un roman mi-policier mi-fantastique qui emprunte à la fois aux grands auteurs de la littérature occidentale du dix-neuvième siècle, mais également au fond culturel et bouddhique japonais, mêlant théories psychologisantes et doctrine du *karma*.

Le narrateur se réveille un matin dans une chambre d'un hôpital psychiatrique. Il est amnésique. Page après page, il se débattrait dans une toile d'araignée tissée par les médecins de l'institution, à la recherche de son identité et de son rapport avec une mystérieuse affaire criminelle. Une quête d'autant plus difficile qu'il pourrait bien être le dénommé Kure Ichirō, l'assassin qui a perdu la mémoire. À moins que le narrateur soit victime d'une manipulation.

Yumeno, ancien bonze zen, n'est pas sans rappeler Santōka, de son vrai nom Taneda Shōichi (1882-1940), le poète japonais errant et excentrique. Une figure désespérée qui ne trouvait de répit que dans l'écriture et dans l'alcool (*“Le saké est pour le corps, le haïku est pour l'esprit. Le saké est le haïku du corps.*

*Le haïku est le saké de l'esprit*", écrivait-il). Après une tentative de suicide, Santōka s'était lui-même fait bonze zen.

Du désespoir est née une histoire étonnamment humaine. Aussi vertigineuse que la vie elle-même.

\*

\*\*\*

### **QUI SUIS-JE ?**

#### **QUELQUES ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES SUR YUMENO KYŪSAKU**

Yumeno Kyūsaku (1889-1936), de son nom de naissance Sugiyama Naoki, était le fils aîné d'une figure historique de l'extrême droite japonaise, pour autant que ces mots aient un sens dans le contexte du Japon de l'ère Meiji. On pourrait tout aussi bien dire un anarchiste de droite, ou un escroc confucéen. Il se vantait d'avoir à lui seul déclenché la guerre russo-japonaise en 1905. Admirateur de la révolution bolchevique, il entra en relation avec Lénine pour créer un front international contre l'impérialisme américain. On le surnommait le Père Bluff, pour ses inégalables talents d'orateur. L'une de ses formules de rhétorique de prédilection consistait à faire adopter par des amis à lui les enfants illégitimes de ministres ou de personnalités politiques en vue, ce qui lui donnait ensuite des arguments particulièrement persuasifs auprès des dits hommes politiques.

Exister comme fils de ce personnage ne dut pas être simple. C'est peut-être pour trouver une place dans le monde où l'ombre de ce père ne lui glaçât pas le sang que Yumeno Kyūsaku devint tour à tour officier de la garde rapprochée de l'Empereur, ouvrier en usine à la journée, moine zen, exploitant agricole, professeur de nō, journaliste, puis, à partir de 1926, écrivain de romans policiers et fantastiques sous le pseudonyme de Yumeno Kyūsaku (littéralement "Le rêveur inutile", reprise cynique d'un commentaire méprisant de son père sur son premier roman).

En un peu plus de dix ans d'activité littéraire, il publia en tout une cinquantaine de nouvelles, une dizaine de romans, et *Dogra Magra*, son chef d'œuvre, un énorme roman (1 200 pages manuscrites) qu'il avait commencé au tout début de sa carrière et qu'il ne termina finalement qu'en 1935 après de nombreuses reprises, corrections et augmentations. Le Père Bluff mourut moins de six mois après la parution de *Dogra Magra*. Et dix mois plus tard, Yumeno

Kyūsaku fut à son tour terrassé par une hémorragie cérébrale en pleine conversation pour liquider les affaires de son père (des dettes, essentiellement).

Ne me faites pas dire que les âmes du père et du fils se sont combattues jusqu'au-delà de la mort. Mais il est bien possible que cette idée vienne, peut-être nécessairement, à l'esprit de tout lecteur de *Dogra Magra*.

Rechercher dans la vie de l'auteur des éléments d'éclaircissement pour l'œuvre n'est pas toujours une entreprise pertinente. Mais je vous en ai trop dit maintenant dans ce sens pour vous frustrer de quelques précisions supplémentaires.

La période de 1909 à 1917 environ (de sa vingtième à sa vingt-huitième année) en particulier peut servir de point de départ à une meilleure compréhension de certains aspects du roman.

Rappelons d'abord que la mère de Yumeno Kyūsaku avait été répudiée alors que celui-ci avait trois ans, pour "manque de conformité avec les traditions familiales". Son père se remaria rapidement. La belle-mère de Kyūsaku, avec la complicité plus ou moins tacite de son père, entreprit de faire déshériter le fils aîné au profit de son propre fils, le demi-frère de Kyūsaku, que celui-ci adorait d'ailleurs. Mais le demi-frère mourut encore enfant et la manœuvre échoua.

Il semble que cela n'arrêta pas la belle-mère, qui tenta par tous les moyens de provoquer l'incapacité juridique de Yumeno Kyūsaku et de faire adopter en tant qu'héritier un personnage de son entourage. Ne pouvant prouver ni l'alcoolisme ni la débauche, elle essaya de le faire déclarer fou. Elle n'y réussit pas, semble-t-il, pour la raison que Yumeno Kyūsaku avait été pendant quelques mois lieutenant dans le Premier Régiment de la garde impériale et qu'il n'était pas possible de déclarer malade mental un homme qui avait été au service de la sécurité de l'Empereur ! Mais Kyūsaku eut l'occasion de découvrir très directement l'enfer vivant que représentait la condition de malade mental au Japon à cette époque.

Sa belle-mère le faisait suivre où qu'il aille. Kyūsaku chercha longtemps un lieu où il put vivre "en être humain" dans la société humaine.

Pour échapper au contrôle physique permanent de sa famille, il choisit de disparaître. Pendant près d'un an, on perd complètement sa trace. Il semble qu'il

vécut la vie des semi-vagabonds dans les quartiers industriels de Tōkyō, ouvrier à la journée.

Y trouva-t-il la société d'êtres humains qu'il cherchait ? Son fils raconte un épisode que Kyūsaku lui révéla des années plus tard (Sugiyama Tatsumaru, *Mon père, Yumeno Kyūsaku*, San'ichi Shobō, 1976, pp. 162-163) et qu'il traita également dans l'une de ses nouvelles : tous les jours à l'heure de midi, il mangeait son repas froid sur les bords de la Sumida-gawa, la rivière qui traverse les quartiers populaires de Tōkyō. Plusieurs jours de suite, le même homme se trouva en même temps que lui sur la berge d'en face, lui aussi pour sa pause-déjeuner. Ils en vinrent à se saluer de la tête, sans se parler. Un jour, arrivant à sa place habituelle sur la berge pour manger, il chercha des yeux son "ami" mais ne le vit pas. Puis il l'aperçut à quelque distance, cette fois du même côté que lui. Il lui faisait signe de la main et souriait. Tout à coup, un autre homme sortit de derrière un buisson dans son dos alors que toujours il lui disait bonjour de la main, et sans crier gare leva un marteau et le frappa de toutes ses forces sur le crâne. La tête de l'homme sembla s'enfoncer de moitié sous le coup, l'homme s'effondra et le corps dévala la berge puis tomba dans l'eau où il fut emporté par le courant. L'assassin, lui, disparut comme il était venu. Les jours suivants, Yumeno Kyūsaku chercha en vain dans les journaux la moindre allusion à un cadavre qui aurait été découvert. C'est à ce moment-là, dit son fils, que Kyūsaku comprit que cette société d'êtres humains qu'il cherchait n'existerait jamais nulle part pour lui.

Il décida alors de quitter le monde en se faisant bonze. Il faut noter que jamais il ne tenta de s'opposer aux manœuvres de sa belle-mère et de son père, et toute sa vie, il insista pour que les volontés de sa belle-mère soient respectées à la lettre, car *"elle l'avait nourri et veillé quand il était malade dans son enfance"*. Se faire bonze était donc la solution qui satisfaisait tout le monde.

Le 21 juin 1915, Yumeno Kyūsaku reçut la tonsure au temple zen Kifukuji de l'école Sōtō à Hongō (Tōkyō). Il changea son nom officiel d'état-civil de Naoki en Taidō et prit Hōen comme nom religieux. Taidō est encore le nom sous lequel ses biographes le reconnaissent. Il utilisa plusieurs fois dans les années qui suivirent le pseudonyme de Hōen pour signer des illustrations et des textes de ses débuts littéraires.

Son fils Tatsumaru raconte que parmi les cérémonies qui marquent le fait de renoncer au monde ("sortir de la maison", comme on dit en japonais), il y avait la cérémonie des dix préceptes (*jūkai*). Après avoir récité les dix préceptes du

bonze, l'abbé demande aux impétrants : “*Les tiendrez-vous ?*”, à quoi les nouveaux bonzes doivent répondre d'une voix forte : “*Je les tiendrai*” (*mamoru* !). Yumeno Kyūsaku répondit : “*ma-mo-ru-*” sur le ton de la prosodie du nō (Kyūsaku avait reçu une solide éducation d'acteur de nō, qu'il enseigna même un temps). Je ne suis pas spécialiste du nō, mais je ne crois pas me tromper en disant que l'acteur de nō doit jouer et dire le texte dans un état de conscience extrême. Deux autres bonzes ordonnés en même temps que lui répondirent en bégayant “*mamamomomoru*” (Sugiyama Tatsumaru, *op. cit.*, p. 169).

Après deux ou trois mois de pratique religieuse (*shugyō*) au temple Kifukuji, il partit à Kyōto, puis passa à Nara pour un périple sur la route du Yamato comme moine mendiant itinérant (*unsui*). À cause de son temps d'apprentissage extrêmement réduit, il ne connaissait par cœur qu'un seul *sūtra* : le *Hannya shingyō*. À l'entrée de chaque hameau, il récitait le *Hannya shingyō*, puis il traversait le village en déclamant d'une voix régulière une seule syllabe : *hōōō~~~hōō~~~hōōō*. Quand il croisait un habitant et que celui-ci lui donnait une obole, il la recevait dans sa besace (*zudabukuro*). Parvenu à la sortie du village, il se retournait et récitait à nouveau le *Hannya shingyō*.

Un jour, alors qu'à son habitude il traversait un village en prononçant d'un ton monocorde *hōō~~~hōōō*, une jeune fille d'une grande beauté accourut vers lui et dit : “*Ma mère a 80 ans passés. Voilà bien longtemps qu'aucun unsui n'est plus passé par ici, mais ma mère m'a dit : « si un jeune unsui vient à passer, prie-le de venir dire un sūtra. » Depuis, elle attend. Je vous en prie, venez chez nous dire un sūtra pour ma mère.*” Il la suivit. Elle pénétra dans une maison. Il attendit à la porte. Quand elle ressortit, c'était une vieille femme toute voûtée, appuyée sur un bâton et soutenue par une femme d'un certain âge. Quand elle le vit, le visage de la vieille femme s'éclaira subitement de joie, et de ses yeux rouges coula une larme, puis une autre. Elle lâcha son bâton, franchit le seuil pour accueillir le bonze et s'agenouilla par terre pour le saluer les mains jointes.

Le fils de Yumeno Kyūsaku rapporte que quand son père lui raconta cette histoire, il lui dit : “*Dans l'ombre de ton grand-père* (je traduis ici littéralement l'expression japonaise qui veut dire “à cause de”, ou “grâce à”), *j'ai rencontré toutes sortes de gens, des gens très haut placés et des vauriens dangereux, mais jamais, de toute ma vie, je ne fus saisi d'une telle crainte* (*osoroshii omoi*) *comme devant le salut de cette vieille. Sans aucune pensée* (*mushin*), *elle mit toute son âme* (*isshōkenmei*) *dans ce salut. Ni avant, ni ensuite je ne ressentis*

*Dogra Magra*

*plus jamais cela. Une telle crainte que j'en fus pris de tremblements du sommet de mon crâne aux bouts des ongles de mes orteils.” [Ibid.]*

Cela se passait, je le rappelle en 1915, pas il était une fois il y a très longtemps. Mais je ne dis rien. Il y a des littératures orales, et il y a des souvenirs plus beaux que des contes, et Yumeno Kyūsaku était un grand écrivain.

Malpa, novembre 2003



## **Irakli Machaidze**

### **Salinger, l'écrivain-ermite**

*“J’ai rencontré une dame, et j’ai, disons, cessé de méditer. (...). Mais si je n’avais pas rencontré cette femme, je n’aurais pas eu à me réincarner dans le corps d’un Américain. Comprenez-moi, il est très difficile de méditer et de vivre une vie spirituelle en Amérique. Les gens vous prennent pour un farceur, si vous essayez.”* (J. D. Salinger, *Nouvelles*, “Teddy”, Éditions Pocket, collection Pocket, 2005, pp. 269-270)

Incontestablement, Jérôme David Salinger est l’un des écrivains contemporains américains parmi les plus lus aux États-Unis. Un de ceux également qui attisent le plus la curiosité. Et pour cause : De toute sa vie, il n’a accordé qu’une seule interview et ce fut pour répondre à une jeune fille de 16 ans qui jouait les journalistes en herbe pour le journal de son collègue. En trente ans, il n’a fait qu’une seule apparition publique... dans un tribunal où il assignait en justice des journalistes pour atteinte à la vie privée. Salinger vit en reclus en évitant tout contact avec la presse. Depuis quarante ans, il n’a rien publié. Et pourtant tout ce qu’il a écrit entre les années quarante et soixante a été réédité à de nombreuses reprises et a été traduit dans presque toutes les langues. De son vivant, ses œuvres sont devenues des classiques de la littérature contemporaine.

Évoquer la vie de Salinger requiert une certaine prudence. Les faits rapportés par ses biographes se sont souvent révélés faux ou inexacts. Le mystère est entretenu par Salinger lui-même qui a toujours refusé de parler de lui. L’unique interview qu’il a bien voulu donner à une certaine Shirley Blain en 1953 pour le journal de son collègue demeure la seule source fiable en la matière.

Jérôme David Salinger est né le 1er janvier 1919 à New York (néanmoins, cette date est à prendre avec précaution compte tenu de la “mythologie intentionnelle” que Salinger a construite autour de lui et de l’absence de documents officiels qui pourrait la certifier). Son grand-père était rabbin alors que son père, peu orthodoxe, était devenu importateur de jambon et avait épousé une écossaise. Salinger fréquenta les écoles du nord-ouest de Manhattan avant de s’inscrire à l’académie militaire de Valley Forge. Ses premiers essais littéraires datent de sa première année passée au sein de cette académie : il avait

quinze ans. Après l'académie, Salinger suivit, en auditeur libre, des cours de littérature à l'Université de New York et publia son premier récit, "Les adolescents", dans un journal littéraire qui fut apprécié par la critique.

Lorsque la seconde guerre mondiale éclata, Salinger tenta de s'engager comme officier, mais il fut refusé par la commission militaire qui argua de sa santé fragile. Il réussit finalement à s'engager comme interprète (certaines rumeurs en font un agent du contre-espionnage). Pendant ces années de guerre, il continua cependant d'écrire. En 1948, il publia dans le *New Yorker* ses premiers récits qui suscitèrent immédiatement l'intérêt du public et des journalistes. Mais l'écrivain n'était, semble-t-il, pas prêt aux éloges des critiques. Il quitta New York et s'installa dans le Connecticut où il écrivit son unique roman *L'attrape-cœurs* (*The Catcher in the Rye*). Publié en 1951, le livre connut un succès mondial et Salinger devint une célébrité américaine.

Salinger était féru, sinon adepte, des spiritualités orientales. Son œuvre fourmille de références à l'hindouisme, au taoïsme et bien sûr au bouddhisme zen. Pour l'un de ses biographes, Salinger a commencé à s'intéresser au Zen bien avant que les livres sur le Zen n'apparaissent sur les rayons des supermarchés américains. Au demeurant, l'œuvre de Salinger a contribué à ce que ces livres s'y multiplient.

La plupart des héros de Salinger cherchent à dépasser les limites de leur moi. Les méthodes sont variables. Certains écrivent des haïkus, d'autres jouent aux billes, un jeu dont la technique, dans *Seymour*, n'est pas sans rappeler celle du tir à l'arc japonais. Dans la nouvelle intitulée "Teddy", le personnage principal est un adolescent qui pratique la méditation et qui, tout au long du récit, explique les principes du bouddhisme.

La nouvelle "L'époque bleue de Daumier Smith" met en scène un jeune peintre talentueux et névrosé. Extrêmement narcissique, il ne peint que des autoportraits. Son désir d'améliorer le monde se transforme rapidement en une volonté de lui imposer son propre moi artistique. Un jour pourtant, devant la vitrine d'un magasin orthopédique, il vit une expérience qui lui permet de sortir un bref instant des pièges de son propre ego. Ce "soudain *satori*" sans pratique ni effort ne fait pas de lui un homme éveillé, mais change radicalement ses rapports au monde.

L'effondrement des illusions peut se muer en tragédie. Dans la nouvelle *Un jour rêvé pour le poisson-banane*, Seymour, le héros, se repose avec sa femme

au bord de la mer, il va à la plage, rencontre une petite fille, joue avec elle et, en rentrant à l'hôtel, se tire une balle dans la tête. La clé de ce suicide inexpliqué au lecteur se trouve peut-être dans la fable des poissons-bananes que Seymour a raconté à la petite fille. Les poissons-bananes s'introduisent à l'intérieur de cavités pleines de bananes. Ils se conduisent comme des "cochons" et deviennent si gros qu'ils n'arrivent plus à en sortir. Pour le héros, le trou à bananes représente le monde illusoire et fictif. L'homme attrape "la fièvre des bananes" et devient finalement incapable de s'échapper de ses propres créations imaginaires et de se réaliser.

À l'époque où Salinger publia ses récits, les milieux intellectuels new-yorkais commençaient à s'intéresser au Zen. Les textes de D. T. Suzuki sont publiés en 1949, James Michener entame son travail sur *Sayonara*, et Jack Kerouac écrit *Sur la route*. Néanmoins, la plupart des critiques littéraires posèrent un regard perplexe sur les aspirations spirituelles de Salinger, certains l'accusèrent de prosélytisme. Les rumeurs allaient bon train : "*Salinger est membre d'une secte*", "*il pratique l'urinothérapie et cette pratique a failli lui coûter la vie*".

Salinger préféra se taire et fuir l'intérêt souvent malsain du public. Il s'installa à Cornish, dans le New Hampshire d'où il demanda à son agent de détruire toute sa correspondance. Il interdit également toute publication de photographies ou de documents personnels. Aujourd'hui, très peu de personnes ont des contacts avec lui. Écrit-il un livre ? Ou (hypothèse audacieuse), comme certains sages zen, a-t-il décidé de vivre l'invisible ?

Irakli Machaidze, septembre 2005

\*

\*\*\*

### UN EXTRAIT

*"Je préférerais pourtant laisser le Zen et les archers Zen en dehors de cette dissertation abondante, en partie, sans nul doute, parce que le mot Zen devient de plus en plus vite, pour ceux qui ont du discernement, un mot ordurier et en quelque sorte culturel, raisonnement qui, je dois le dire, ne manque pas de justifications, aussi superficielles soient-elles. Je dis superficielles parce que le Zen, dans sa forme pure survivra certainement à ses champions occidentaux, qui en général, semblent confondre sa doctrine*

*du presque-détachement avec un encouragement à l'indifférence spirituelle, sinon à la dureté égoïste, et qui n'hésitent nullement à mettre k.o. un Bouddha sans avoir pris la précaution d'attendre que leur pousse un poing en or. Le Zen pur – est-il besoin de le dire ? Je crois qu'il en est besoin, à la vitesse à laquelle je vais – sera encore présent quand les snobs comme moi auront passé.” (Dressez haut la poutre maîtresse, charpentiers, suivi de Seymour, une introduction, Éditions Robert Laffont, 1964, pp. 261- 262)*

\*

\*\*\*

### **LES LIVRES DE J. D. SALINGER TRADUITS EN FRANÇAIS**

– *Un jour rêvé pour le poisson-banane*, Éditions Robert Laffont, collection Pavillons, 1984.

– *Nouvelles*, Éditions Robert Laffont, 1962, 1996, 1999 ; Le Livre de Poche 1966, 1981 ; Éditions Pocket, 2002, 2005.

– *Franny et Zooey*, Éditions Robert Laffont, 1962, 1996, 1999 ; Le Livre de Poche, 1971 ; Éditions du Seuil, Collection Points Roman, 1991 ; Éditions Pocket, collection Pocket, 2004.

– *Dressez haut la poutre maîtresse, charpentiers* suivi de *Seymour, une introduction*, Éditions Robert Laffont, 1964, 1996, 1999.

– *L'attrape-cœurs*, Éditions Robert Laffont, collection Pavillons, 1964, 1998, 1999, 2003 ; Éditions Pocket, 1994, 2002, 2005 ; Le Livre de Poche, 1996.

## Irakli Machaidze

### **Bodhidharma serait-il venu à l'est ? L'œuvre du romancier russe Viktor Pelevine**

– Ah ! Petka, Petka, soupira Tchapaïev. J'ai connu un communiste chinois nommé Tseu Zhuang. Dans ses songes, il se voyait comme un papillon rouge qui voletait dans l'herbe. Et lorsqu'il se réveillait, il ne parvenait pas à comprendre s'il était un papillon qui rêvait qu'il faisait de l'action clandestine, ou un révolutionnaire qui planait de fleur en fleur. Un jour en Mongolie, on arrêta ce Tseu Zhuang pour sabotage. Au cours de son interrogatoire, il dit qu'il était en réalité un papillon qui voyait tout cela dans un rêve. Comme c'était le baron Jungern qui l'interrogeait et que c'est un homme très clairvoyant, il lui demanda pourquoi ce papillon travaillait pour les communistes. Tseu répondit qu'il n'était pas pour les communistes. Alors pourquoi menait-il des activités subversives ? Il répondit que toutes les actions humaines étaient tellement laides que cela n'avait pas la moindre importance de savoir de quel côté on se trouvait.

– Et après ? Que s'est-il passé ?

– Rien. Ils l'ont collé contre un mur et réveillé ?

– Et lui ?

– Tchapaïev haussa les épaules.

– Je suppose qu'il a continué son vol.

(*La mitrailleuse d'argile*, Éditions du Seuil, collection Points, 2005, pp. 258-259)

Si l'on demandait à quelque pratiquant russe du Zen ce qui l'a poussé un jour à méditer, il ne serait pas surprenant d'entendre une réponse inattendue : “C'est Pelevine et son roman *La mitrailleuse d'argile*...”

Qui est le mystérieux Viktor Pelevine, ce jeune écrivain russe qui fuit les interviews et qui n'apparaît en public qu'affublé de lunettes noires ?

Après une formation d'ingénieur et des études de littérature, Pelevine, né en 1962, débute par quelques articles consacrés au mysticisme oriental publiés dans le magazine *La science et la religion*. Il écrit ensuite des nouvelles dans différents magazines littéraires. Mais c'est *La mitrailleuse d'argile*, son premier roman publié en 1976, qui le fait connaître et le propulse sur la scène littéraire moscovite. En quelques mois, il devient un auteur culte pour toute une nouvelle

génération. Depuis ce premier succès, Pelevine a publié de nombreux autres nouvelles et romans qui ont, pour la plupart, été traduits à l'étranger. Populaire en Allemagne et jusqu'au Japon, salué par la critique internationale comme le chef de file de la nouvelle génération des écrivains russes, son œuvre n'est cependant pas au goût de tous ses compatriotes. Récemment, Pelevine est devenu la cible des milieux nationalistes russes. Marchons ensemble, une organisation soucieuse de la défense des "valeurs authentiques russes", proche de Vladimir Poutine, jette publiquement les livres de Pelevine aux toilettes lors de simulacres d'autodafés. Quant à l'Union des Écrivains Russes, elle qualifie son œuvre de "tumeur cancéreuse de la littérature". Ses nombreux détracteurs voient en lui, tour à tour, "un pornographe", "un drogué", "un écrivain anti-russe" ou "un bouddhiste" !

Au moins ce dernier qualificatif ne sera pas refusé par Pelevine qui se revendique comme tel. Lui-même l'avoue, il s'intéressa à cette tradition dès son plus jeune âge. Dans l'Union Soviétique de l'époque, la littérature religieuse était inaccessible, mais au moins trouvait-on "des manuels d'athéisme" qui servaient aux cours d'athéisme scientifique. Pelevine s'initia au bouddhisme par la lecture de l'un de ces ouvrages qui n'était pas sans rappeler, note-t-il aujourd'hui, le célèbre ouvrage du philosophe américain William James, *Les formes multiples de l'expérience religieuse*, publié au début du vingtième siècle. Le bouddhisme lui semblait alors l'une des seules religions qui ne ressemblait pas à la "mainmise du pouvoir soviétique sur l'esprit". Devenu adulte, Pelevine pu s'adonner à de longues retraites dans les temples zen de Corée du Sud.

Dans l'une des rares interviews qu'il consentit à donner, Pelevine explique sa pratique : *"Je lève les yeux, devant moi il y a un mur. Il est de couleur blanche. Je ne pense pas que ces mots vous impressionnent mais c'est le mystère le plus important dans le monde. À ça, on ne peut rien ajouter d'autre."* Lors d'une conférence à l'Université de Tōkyō, quelqu'un le questionne sur ses voyages en Corée. Non, dit-il, il ne voit pas de grandes différences entre la pratique du Zen en Corée et celle au Japon. Il ajoute cependant, non sans humour : *"J'admets cependant que le mur japonais sera deux fois plus cher et le tapis de méditation cousu plus soigneusement, mais cela, je vous l'assure, n'a aucun effet sur le résultat."*

Pelevine craint que son œuvre soit simplement lue comme une peinture sombre de la réalité russe. *"Je ne parle pas de la Russie, comme on pourrait le croire au premier abord. Je raconte l'histoire de l'homme qui construit une prison autour de lui et qui, en échange, obtient la réclusion à perpétuité."*

Malheureusement, la critique n'y voit souvent qu'une diatribe sur la société russe contemporaine.

Les romans de Pelevine, sont largement inspirés par le bouddhisme. La trame narrative est souvent identique : un héros souffre, cherche, il rencontre un maître de vie qui le conduit vers "la Mongolie intérieure". *La Mitrailleuse d'argile* suit cette trame. Le héros est un jeune poète nommé Piotr Poustota (en russe Poustota signifie "le vide"...). Par hasard, celui-ci devient commissaire politique de l'Armée Rouge dans les années vingt. Il rencontre alors un personnage, un certain Tchapaïev. Et puis non, on apprend ensuite que Piotr a une seconde existence, qu'il est en fait soigné pour une schizophrénie dans un hôpital psychiatrique de la Russie actuelle. À l'aide de devinettes (qui ne sont pas sans rappeler les *kōans* zen) que lui propose Tchapaïev, Piotr comprend que ses deux existences n'existent pas. Vides à l'image de son nom. Il peut alors s'échapper de l'hôpital psychiatrique d'aujourd'hui comme des atrocités de la Russie post-révolutionnaire pour entrer en "Mongolie intérieure".

La Mongolie intérieure ou encore le Fleuve multicolore sont des thèmes récurrents chez Pelevine. Au terme d'un processus d'éveil, le héros atteint ces mondes au goût – si l'on peut dire – de *nirvāṇa*. Son dernier roman, qui n'est pas encore traduit en français, s'intitule *Le livre sacré du renard Garou*. L'héroïne, la renarde Garou Ahou li, comprend que le monde qui l'entoure est la création de "sa propre queue." Mais cette compréhension n'est pas suffisante. Le maître de "la montagne couleur jaune" lui recommande de trouver la clé magique qu'elle cherche depuis des siècles et qui a pour nom "l'Amour véritable". Seule cette clé lui permettra de réaliser sa propre nature.

**Roman bouddhiste à clé ?** Dans un véritable livre bouddhiste, assure Pelevine, il ne peut y avoir un seul mot sur le bouddhisme : "*Le Bouddha est l'esprit ordinaire. Il n'y a pas un seul texte qui ne soit bouddhiste de la première à la dernière lettre.*"

Irakli Machaidze, mars 2005

\*  
\*\*\*

**LES LIVRES DE VIKTOR PELEVINE TRADUITS EN FRANÇAIS**

- *La vie des insectes*, Éditions du Seuil, collection Cadre Vert, 1995 ; réédition Éditions du Seuil, collection Points, 1997.
- *Omon Ra*, Austral, 1996, collection Ikaria ; réédition Mille et une nuits, 1998.
- *La mitrailleuse d'argile*, Éditions du Seuil, collection Cadre Vert, 1997 ; réédition Éditions du Seuil, collection Points, 2005.
- *L'ermite et sixdoigts*, Jacqueline Chambon, collection Métro, 1998 ; réédition Rouergue, collection Nouvelles du monde, 2003.
- *Un monde de cristal*, Éditions du Seuil, collection Cadre Vert, 1999.
- *La flèche jaune*, Mille et une nuits, 1999.
- *Ontologie de l'enfance*, Éditions du Rocher, collection Nouvelle, 2000.
- *Homo zapiens*, Éditions du Seuil, collection Cadre Vert, 2001.
- *Critique macédonienne de la pensée française*, collection Denoël & d'Ailleurs, 2005.



**Irakli Machaidze**

**Minotaure.com**

**Le nouveau roman de Viktor Pelevine**

- *Monstradamus* : “Et que pouvons-nous faire ? Attendre Thésée qui nous fera sortir du labyrinthe. Et espérer que la plaisanterie n’ira pas trop loin.”
  - *UGLI 666* : “Parce que ça ressemble à une plaisanterie ?”
  - *Monstradamus* : “En tout cas, je dirais que nos hôtes ne manquent pas d’un certain sens de l’humour.”
  - *Romeo-y-Cohiba* : “Pour l’instant, je n’ai pas ri une seule fois.”
  - *Nutcracker* : “Monstre a raison. L’humour n’est sans doute pas absent de tout cela, mais il s’agit d’un humour infernal.”
- (Viktor Pelevine, *Minotaure.com* : *Le heaume d’horreur*, Paris, Flammarion, 2005, pp. 32-33).

Le grand projet éditorial des “Mythes” de Canongate Books fait son entrée en France avec la publication des premiers livres de la collection parmi lesquels le nouveau roman de Viktor Pelevine, *Minotaure.com*. L’éditeur anglo-américain a proposé à des écrivains confirmés de réécrire cent des grands mythes de l’humanité selon sa propre inspiration. Trente-trois éditeurs sont associés à ce monumental projet. Ils publieront chacun dans leur propre pays les fruits de cette expérience littéraire sans précédent. Selon Jamie Byng, l’éditeur de Canongate Books, la publication du centième mythe revisité est déjà programmé pour le 15 mars 2038 ! Les premiers titres de cette série multi-éditoriale ont été simultanément publiés le 21 octobre 2005, à l’occasion de la dernière Foire du Livre de Francfort. Parmi les premiers romans, ceux de Karen Armstrong et de Margaret Atwood sont communs à tous les éditeurs. Chaque éditeur reste néanmoins libre de compléter la collection dans son propre pays avec l’un ou l’autre des auteurs proposés.

En France, Flammarion a choisi “l’enfant terrible de la littérature russe”, Viktor Pelevine. Son roman *Minotaure.com* revisite à sa façon l’ancien mythe de Thésée et du Minotaure sous la forme d’un dialogue en ligne. Il semble que Pelevine se soit laissé guidé par quelque Ariane dans son choix d’écriture : “C’est un projet éditorial très intéressant, explique-t-il, on propose à chaque participant de réécrire un mythe de son choix, et sous n’importe quelle forme.

*J'ai demandé à la fille de l'un de mes amis italiens de me choisir un mythe, elle a réfléchi longtemps et m'a envoyé un courrier électronique ne comportant qu'un seul mot : Minotaurus."*

La trame du livre paraît, au premier abord, assez éloigné du mythe grec d'origine : neuf personnages sont chacun enfermés dans leur chambre avec un ordinateur. Ariane, Thésée et sept jeunes gens participent à un *chat* internet. Peu à peu, ils découvrent qu'ils sont prisonniers d'un labyrinthe. Chaque personnage a sa propre image de ce labyrinthe qui lui apparaît notamment dans ses rêves. Celui de UGLI 666 est imprégné de mystique chrétienne. Romeo-y-Coheba et IseuT se perdent dans leurs fantasmes et manquent leur rencontre. Celui du très cartésien Monstradamus ressemble fort à une impasse : *"Un couloir de quelques mètres de long qui s'achève sur un mur de béton aveugle."* Un certain Astérios coiffé d'un mystérieux heaume rôde dans ce labyrinthe dont les protagonistes comprennent qu'ils doivent bien s'échapper.

Ce conte philosophique écrit avec humour laisse ouvertes de multiples possibilités d'interprétations. Des lecteurs y ont décelé la métaphore de la civilisation moderne plongée dans la virtualité des nouvelles technologies, d'autres la critique de la toute puissance du discours. Pelevine aurait même donné là "un nouveau roman bouddhiste à clé" tant on sait l'influence déterminante du bouddhisme sur son écriture. Les personnages du *chat* seraient en fait des bodhisattvas qui œuvreraient à se défaire de l'égarement. En faisant semblant de chercher le secret du labyrinthe, ils donneraient peu à peu à Thésée les clés de la libération intérieure. Ariane occupe bien sûr une place centrale dans le roman. C'est elle qui entame le fil du *chat* (qui rappelle le fameux fil d'Ariane du mythe originel). C'est elle qui explique à Thésée la composition et le fonctionnement du heaume d'horreur, qui n'est en fait que son propre ego. Ses explications permettent enfin à Thésée d'enlever son propre heaume et de s'éveiller.

Cette seule lecture bouddhiste paraît cependant quelque peu réductrice. *Minotaure.com* est un livre interactif où le lecteur est pris au jeu de l'écrivain. Pelevine est le Minotaure, vous êtes Thésée, les vrais protagonistes du livre. Pelevine le laisse d'ailleurs entendre dès les premières pages par une citation de Borges : *"Personne n'a réalisé que le livre et le labyrinthe étaient la même chose."* Tout comme le heaume d'horreur ne fonctionne pas sans Thésée, le livre a besoin de son lecteur. Tous les personnages sont des éléments du heaume placé avec habileté sur la tête du lecteur par l'écrivain lui-même. Et peu importe dans

quel labyrinthe d'interprétations, bouddhistes ou non, le lecteur est entraîné pendant qu'il lit le livre : le heaume d'horreur fonctionne à merveille.

Irakli Machaidze, avril 2006